

LE MONDE SPIRITUEL CHRETIEN DU DEUXIEME SIECLE A LUGDUNUM

Samedi 09 novembre 2024 (10h30-11h15) Bibliothèque de la Part-Dieu, Lyon

Sylvain Jean Gabriel SANCHEZ (IRER Paris-Sorbonne)

www.sjgsanchez.fr

La jeune communauté chrétienne lyonnaise a des origines orientales. Elle est clandestine et souffrante. Elle combat la gnose au nom menteur.

Nombre de fidèles sont venus, qui de Phrygie, qui de Smyrne, qui de Galatie. Pour préciser les trois courants (jacobite, pétrinien, johannique) qui irriguent le christianisme des origines, la branche johannique est bien représentée avec l'influence du témoignage de Polycarpe de Smyrne.

La jeune communauté lyonnaise est clandestine et se réunit dans des *domus ecclesiae*. La dénonciation et les persécutions ont conduit aux martyrs de 177. La figure de Blandine dont le souvenir est rapporté par Eusèbe de Césarée, 150 ans après, est iconique de cette période impériale.

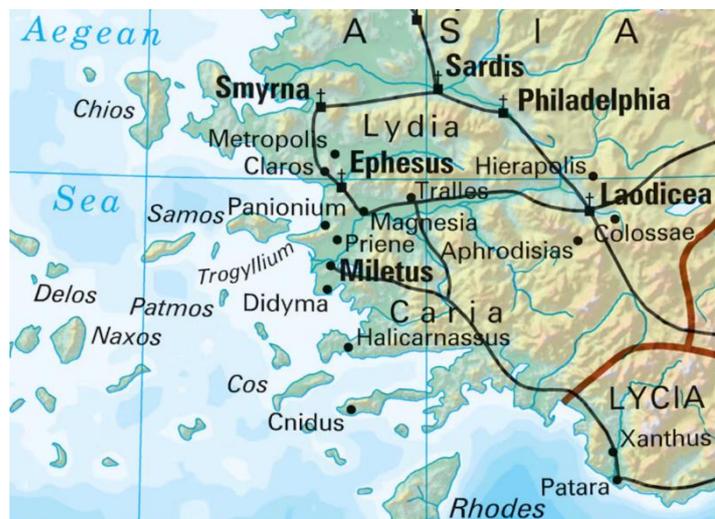
Enfin, la transmission nous a préservé une œuvre de controverse essentielle, écrite par Irénée de Lyon : son combat contre les gnostiques. Il est essentiel de distinguer les systèmes gnostiques des formes de gnose relevant de tendances universelles de la pensée centrée sur l'idée de la connaissance des mystères divins (*gnosis*).

Au cours de cette rencontre, j'aimerais vous transmettre le dépôt antique de ces premiers temps du christianisme, lorsque la théologie est en construction et l'héritage judéen du Temple encore prégnant. Un dépôt qui donne des clés pour la construction de soi... clés valables encore aujourd'hui pour devenir soi-même dans l'ancrage, *hic et nunc*, de la tradition chrétienne.

Lien entre Gaule et Asie

Le christianisme lyonnais du II^e siècle est influencé par celui d'Asie Mineure, qui connaît une grande vitalité à cette période. En effet, nombre des fidèles sont originaires de Lydie, de Phrygie, de Carie, de Lycie, de Pamphlie, etc. La teinte de ce christianisme est particulière...

En effet, les premiers disciples du Christ se sont dispersés en Méditerranée. Saint Jean¹ a gagné très



¹ Des exégètes distinguent Jean le Presbytre (jeune et riche patricien habitant Jérusalem, prêtre du Temple qui a porté le *pétalon*) et son homonyme de condition pauvre, Jean, fils de Zébédée, qui n'est plus mentionné après la

tôt l'Asie Mineure. Il a séjourné à Ephèse, à Patmos² et son message a coloré le christianisme asiatique. Les grandes villes du début de l'Apocalypse sont situées dans l'ouest de l'Asie Mineure. La lecture des textes néotestamentaires donne à penser qu'il existait primitivement trois grands courants : le courant johannique, jacobite et pétrinien³. Le courant de saint Jean s'est surimposé au passage de Paul et a marqué l'ouest de l'Asie Mineure. Autour de saint Jacques s'est cristallisé un christianisme hiérosolymitain très judaïsant. A contrario, l'Eglise de saint Pierre à Rome a largement ouvert ses portes aux Gentils et aux juifs de la diaspora. La Lycaonie et la Cilicie gardent le souvenir de la prédication de Paul mais la Phrygie est marquée par le rayonnement de saint Jean. Papias d'Hiéropolis et Polycarpe de Smyrne sont des disciples de Jean, qui aurait appartenu au parti de ceux qui entendaient renoncer le moins possible au judaïsme authentique.

Un des disciples de Jean s'appelait donc Polycarpe de Smyrne. Cet homme a transmis le dépôt johannique aux générations suivantes de chrétiens. Il aurait été établi évêque par Jean lui-même. Il a rencontré l'évêque de Rome⁴ Anicet vers 154 pour une question d'observance de la date de Pâques. Les Romains célébraient la fête de Pâques traditionnellement un dimanche, tandis que les Asiates, fidèles à la tradition juive, la célébraient toujours le 14^e jour de Nisan, peu importe le jour de la semaine. Polycarpe qui a porté « beaucoup de fruits » (étymologie de son prénom) pour le Christ est mort martyr à plus de 86 ans en février 155. Il est apostolique car il a connu plusieurs témoins oculaires du Messie.

Irénée a connu très jeune le vieux Polycarpe. Nombre d'indications sur le vénérable évêque sont consignées dans l'œuvre de l'évêque de Lyon et dans une lettre à Florin⁵, un ami d'enfance qui a sombré dans les doctrines gnostiques. Quelle est la teneur du christianisme johannique ? Le johannisme des temps apostoliques est teinté de l'héritage du second Temple. En effet, Jean (Yohanah fils de Zébédée) a été souverain grand prêtre du Temple de Jérusalem. Polycrate, évêque d'Ephèse, écrit une lettre à l'évêque de Rome Victor, vers la fin du II^e siècle. Un fragment de cette lettre nous est conservé par Eusèbe de Césarée : « C'est encore aussi Jean, qui a reposé sur la poitrine du Sauveur, qui fut prêtre et portait la lame d'or, martyr et didascale. Il s'est endormi à Ephèse⁶. » Jean a été *kohen* au *Beit-Hamiqdash*, serviteur du Temple. Il a porté le *pétalon*, c'est-à-dire la lame d'or (צִיָּץ זָהָב) où est écrit « consacré à l'Eternel ». Il a donc été *hakohen hagadol*, souverain sacrificateur. Il a été martyr, c'est-à-dire témoin des événements et enseignant c'est-à-dire rabbi. Son œuvre porte les traces de cette tradition qui a disparu avec l'effondrement de la ville sous les assauts romains de 70. Parcourons ensemble

réunion de Jérusalem. Les deux frères (Jacques et Jean) seraient morts martyrs vers 44. Quant à Jean le prêtre (exilé de Jérusalem après 66) ou l'Ancien, il est ainsi surnommé car il est mort à un âge avancé à Ephèse au début du II^e siècle, après avoir séjourné à Patmos. Voir John Paul Meier, *Un certain juif, Jésus. Les données de l'histoire*, Paris, Cerf, 5 volumes, 2004-2018.

² Henri-Dominique Saffrey, « Relire l'Apocalypse à Patmos », *Revue Biblique* 82, 1975, p. 385-417.

³ Bernard Barc et Wolf-Peter Funk, *Le livre des secrets de Jean, recension brève* (NH III, 1 et BG, 2), Bibliothèque copte de Nag Hammadi, section « Textes » n°35, Louvain/Québec, Les Presses de l'université Laval/éd. Peeters, 2012, p. 183-185.

⁴ L'évêque de Rome ne sera appelé « pape » qu'à partir d'Énnode de Pavie (475-521), qui entérine une coutume ancienne dans les assemblées hellénophones. Cette coutume consistait à appeler, par affection, leurs évêques *pappas* à l'imitation de l'araméen *abba*. Le mot grec est à l'origine du mot russe *pop* pour désigner les prêtres orthodoxes. Le terme « pape » n'a désigné exclusivement l'évêque de Rome qu'à partir du XI^e siècle, sous l'impulsion de Grégoire VII.

⁵ Lettre rapportée par Eusèbe en *Histoire ecclésiastique* V, 20, 4-8, éd. E. Grappin, p. 113-115.

⁶ Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique* V, 24, 3, éd. E. Grappin, p. 123.

quelques traces de cet ancien monument reposant sur des règles d'écriture et de lecture très précises⁷.

L'instruction chrétienne distingue les initiés qui sont nourris au lait⁸ et les plus avancés qui ont besoin de nourriture solide. Au temple, les auditeurs entendaient la lecture de la Torah pendant les fêtes annuelles. Mais les prêtres qui avaient accès au rouleau pouvaient lire, voyaient les lettres du texte et pouvaient ainsi accéder à un autre niveau de lecture... un niveau de lecture reposant sur la vision des lettres. En effet, toutes les lettres ne se prononçaient pas⁹.

Un autre dépôt judéen transmis par Jean... L'écriture du Nouveau Testament repose sur une structure en miroir par rapport au modèle de l'Ancien Testament. Le premier livre commence par : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la Terre [...] ». Jean inaugure son évangile en suivant le modèle de Genèse : « Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu et la Parole était Dieu. » (Jean 1, 1). Ce décalque donne à penser que le canon initial plaçait l'Évangile de Jean au début du Nouveau Testament. La rétrocession à la quatrième place a fixé le canon à un moment où on voulait effacer toute trace d'une influence judéenne, lorsque le johannisme s'est affaibli devant le courant pétrinien romain. Ainsi la tétrade des quatre évangiles s'inscrit en miroir de la tétrade Genèse, Exode, Lévitique, Nombres. Le livre du Deutéronome est une « seconde loi » établissant la synthèse de ce qui précède. Ce sont les Septante qui modifieront la structure tétradique en créant le corpus du Pentateuque. Pourquoi cette importance du nombre 4 ? Le fondement théologique du Temple repose sur une représentation du Dieu unique en deux manifestations : le Très-Haut se manifeste aux hommes des Nations comme un pluriel Elohim (avec des variantes au singulier Eloha) et se présente aux fils d'Israël comme YHWH (le tétragramme « je suis celui qui est »). Ces deux manifestations ont chacune leur esprit. Elohim se révèle par un esprit féminin et YHWH par un esprit masculin. Lorsque la Torah mentionne YHWH-Elohim, l'esprit est grammaticalement masculin. Ainsi, la théologie judéenne est tétradique. A émergé lentement à travers le corpus apocryphe juif pendant le second Temple une tripartition dont a pu s'inspirer le premier christianisme pour construire un rythme ternaire. En effet, le livre d'Hénoch et le livre de Daniel parlent de l'Ancien des jours, du Fils de l'homme et du Prince des esprits. Cette nouvelle structure débouchera sur la trinité chrétienne au premier siècle : Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi, la théologie du Dieu unique glisse d'une quaternité à une triade. Mais le plus fascinant dans l'héritage de cette tradition judéenne est la loi d'inversion quand on passe du monde terrestre au monde céleste, dit autrement lorsqu'on passe du monde profane et au monde sacré...

Par un jeu d'écriture réservé à ceux qui voient le texte, les Judéens ont engrammé dans la Torah cette loi d'inversion qui fait passer de la terre au ciel. Noé est un homme juste, objet de la grâce de Dieu. En hébreu (écriture paléo-hébraïque), un jeu d'inversion s'opère entre le prénom Noé (𐤍𐤏 racine du verbe se reposer) et le mot grâce (𐤏𐤍). Quel effet produit ce jeu d'inversion ? Celui qui est l'objet de la grâce de Dieu entre dans le repos de Dieu (Genèse 6, 8 : « Noé [𐤍𐤏] trouva grâce [𐤏𐤍] aux yeux de l'Éternel. »). Noé, objet de la grâce de Dieu, a pu

⁷ Pour plus de précisions, voir Bernard Barc, *Siméon le Juste : l'auteur oublié de la Bible hébraïque*, Turnhout, Brepols, 2015.

⁸ Hébreux 5, 11-14 et 1 Corinthiens 3, 2. Le texte paulinien est élaboré par Henri-Irénée Marrou & Marguerite Harl (éds.), Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, I, 6, 33, 1-52, 3, Sources Chrétiennes (abr. SC) n°70, Paris, Cerf, 1960, p. 171-205.

⁹ L'alphabet des lettres araméennes compte 32 signes : 22 lettres correspondent à 22 sons et 10 autres ne se prononcent pas. Ces dernières comptent 5 signes du commencement en paléo-hébreu (𐤏𐤍𐤏𐤍𐤏) pour écrire les noms divins et 5 signes de la fin (𐤏𐤍𐤏𐤍𐤏).

goûter le repos au sein du déchainement des éléments dans l'Arche. Ce jeu est repris dans l'épître aux Hébreux quand il est parlé de grâce et de repos. Le mot même d'Arche en hébreu désigne une boîte (תבה). Si on inverse les lettres, il s'agit de la maison (בית). Les mots stables de la racine renvoient à une racine bilitère : la maison voit ses deux lettres inversées (בת) par rapport à la boîte désignant le bateau de Noé (תב). Dans son imprégnation de la cabale, Annick de Souzenelle¹⁰ a bien repéré le jeu entre Moïse et LeNom (de Dieu). En effet, Moïse monte sur la Montagne du Sinaï et rencontre Dieu. Une inversion s'opère entre Moïse (אמ״ו) et LeNom (אמ״ו) à une époque où on écrivait en paléo-hébreu. Dans le Nouveau Testament, cette tradition est celle dans laquelle a baigné Jésus et ses disciples. La gémellité entre Jésus et Thomas repose sur un même jeu d'inversion. Jésus est Vérité (אמת) et Thomas (תמא) est un prénom araméen qui signifie « jumeau ». Le Christ descend du ciel et allégoriquement parcourt les lettres de l'alphabet de aleph (א) à taw (ת). Thomas, quant à lui, remonte l'algorithme alphabétique depuis la dernière lettre (taw) jusqu'à la première (aleph). Cette échelle alphabétique, Jésus la descend et le disciple la remonte. Ce mouvement de va-et-vient rappelle les anges qui montent et qui descendent l'échelle de Jacob (Genèse 28, 10-22). Jésus est le premier et le dernier, l'aleph et le taw. Jean rappellera cette vérité dans l'Apocalypse.

Les jeux d'inversion de lettres sont nombreux dans la Torah. Celui qui s'éveille (ער) passe des ténèbres du mal (ער) à la lumière. Celui qui connaît Dieu passe de la confusion (בל) intérieure au cœur (לב) de son être. Cette loi d'inversion, les Judéens l'ont glissée architectoniquement dans la construction du Temple. Les Judéens ont marqué – comme les fils d'Israël au temps de Salomon – ce jeu d'inversion dans la structure mathématique de la construction du palais divin. En effet, les mesures en coudées cryptent cette inversion lorsqu'on passe du parvis au lieu saint. Le parvis mesure 10 par 20 : on obtient le rapport 1/2. Quand on franchit le seuil du lieu saint, on accède à une pièce qui mesure 40 par 20 : en réduisant la fraction, on obtient 2/1. Entre le parvis et le lieu saint, la fraction s'est inversée : ce qui était au dénominateur passe au numérateur et inversement. Le lieu très saint, quant à lui, mesure 20 par 20. On obtient l'unicité du 1 renvoyant à la totalité du divin (image géométrique du cercle)... L'entrée dans le palais au décor végétal, à l'image d'un jardin paradisiaque, est perturbante, car nous pénétrons dans un monde intermédiaire entre le monde fini du parvis et l'espace lointain de la présence divine (lieu très saint). Tous les repères changent...

Cette inversion a été transcrite par le mot retournement en hébreu (*teshovah*) et en grec (*epistrophè*) que l'on traduit en français par « conversion¹¹ ».

Mais cette loi d'inversion n'est pas propre aux Judéens. Dans l'Antiquité, elle était courante. On la retrouve chez les Grecs dans l'initiation à Epidaure chez les dévots d'Asclépios. Le prêtre fait observer au candidat que le Soleil parcourt une trajectoire parabolique d'est en ouest avec une culmination au zénith. En sphère locale, le Soleil tourne autour de nous. Cette réalité sur le parvis va être chamboulé lorsqu'on entre dans le bâtiment rond d'Epidaure (Tholos). En effet, le candidat apprend alors en contemplant le pavage mosaïqué que le Soleil est au centre du pavement. La Terre tourne autour de l'étoile. Cette inversion ne supprime pas l'observation géocentrique. Elle la complète. Dans une vie terrestre, une vie réussie s'accommode de ce double regard. En GEOcentrisme, l'ego pense que tout tourne autour de lui. Une vie en ordre fait prendre conscience que l'ego tourne autour du Soleil comme un satellite. La leçon des

¹⁰ Annick de Souzenelle, *Alliance de feu. Une lecture chrétienne du texte hébreu de la Genèse*, Paris, Albin Michel, 1995, 2 volumes.

¹¹ L'autre mot important en grec pour traduire « conversion » est *métanoïa* (transformation du mental).

Anciens est de nous dire que la connexion au guide intérieur permet un accomplissement personnel qui fait entrer dans sa singularité.

Cette loi d'inversion avait été aussi intégrée par les Egyptiens dans l'ordonnement de leur temple. Entre la répartition des pièces du lieu saint avec les statues des dieux et le reste des portiques, on trouvait une inversion qu'ils avaient matérialisée à l'image du corps humain. En pratiquant l'embaumement, ils avaient observé que l'hémisphère gauche de notre cerveau commandait la partie droite de notre corps et inversement.

Cette loi d'inversion a été traduite aussi dans le comportement des chrétiens face à la persécution de la façon suivante : la souffrance subie comme témoin-martyr conduit à une joie ineffable, celle du salut éternel¹².

Christianisme clandestin dans les Gaules

Les traces du christianisme lyonnais au II^e siècle sont rares. Les inscriptions chrétiennes apparaissent dans le corpus funéraire à partir du IV^e siècle¹³. Auparavant, la clandestinité du mouvement ne permet pas de trouver des indices d'une présence chrétienne. Les cultes du dimanche ont lieu dans des maisons d'assemblée (*domus ecclesiae*) où la plus grande pièce se voit attribuer temporairement la fonction de lieu de culte¹⁴. La connaissance des martyrs de Lyon nous parvient par deux lettres écrites par les Lyonnais, l'une à leurs frères en Phrygie (Asie Mineure) ; l'autre à Eleuthère, évêque de Rome pour recommander Irénée, prêtre de l'église de Lyon. Ces courriers ont été intégrés par un chrétien du début du IV^e siècle dans son œuvre monumentale sur l'*Histoire ecclésiastique*¹⁵. Son nom ? Eusèbe de Césarée (265-339).

L'évêque Pothin de Lyon âgé de 90 ans, est mort martyr avec 47 autres victimes en 177, sous le règne de Marc-Aurèle.

Eusèbe nous dépeint les événements avec plus de deux siècles d'écart, à une époque où la tolérance constantinienne permet aux chrétiens de vivre en paix dans l'empire. Avec le recul, les pionniers du christianisme clandestin sont décrits dans une geste héroïque. Quelles sont les causes de la persécution lyonnaise ? Les chrétiens ne veulent pas rendre de culte à l'empereur pour éviter de tomber dans l'idolâtrie. Cette intransigeance attire l'attention des autorités qui suspectent cette minorité appartenant à une religion nouvelle de troubler l'ordre public en refusant d'obéir à l'*imperium* de César. Les chrétiens de Rome ont déjà souffert sous Néron au premier siècle. D'autres martyrs illustres suivent au II^e siècle avec Ignace d'Antioche, l'évêque de Rome Télesphore, l'apologiste Justin, etc.

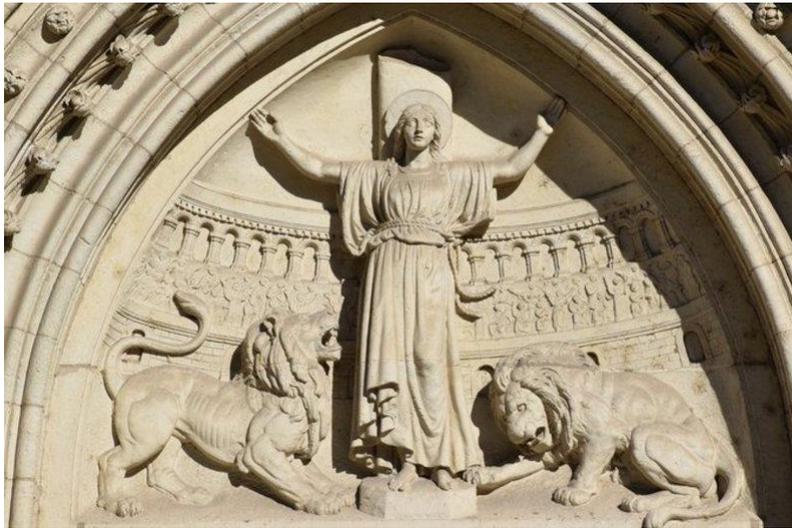
¹² Cette constatation recoupe ce qui est dit au Moyen Âge par saint François d'Assise dans les *Fioretti* (consignées par le frère mineur Ugolino Brunforte au XIV^e siècle) : en subissant la calomnie et l'injustice, on trouve la joie parfaite ; si on est conspué, insulté et chassé, on trouve la joie parfaite ; si on est persécuté, frappé et rejeté, on trouve la joie parfaite (éd. 1947, p. 43-46). La traversée de l'opprobre et de la souffrance oblige le mortel à plonger dans ses ressources profondes pour découvrir la joie au-delà de toute satisfaction terrestre dans un mouvement intérieur inverse. Je sais gré à Mickaël Palvin d'avoir attiré mon attention sur ce passage des *Fioretti*.

¹³ Françoise Descombes, *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, XV, Viennoise du nord, Paris, CNRS, 1985.

¹⁴ Sylvain Jean Gabriel Sanchez, « Le culte chrétien dans les maisons privées durant les premiers temps de l'Eglise », *Revista agustiniana* 123, 40, 1999, p. 1009-1062.

¹⁵ Eusèbe, *HE*, V, 1-4, Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, éd. E. Grappin, Paris, 1911, p. 11-53.

Dans le cadre lyonnais, les chrétiens se seraient heurtés aux défenseurs du culte impérial et surtout aux dévots du culte de Cybèle appelée en latin la Grande Mère (*Magna Mater Deum Augusta*). Les leaders du commerce, développé autour des cultes païens, craignent que la diffusion du christianisme ne fasse chuter leurs chiffres d'affaires. La population est montée contre les sectateurs appelés chrétiens. Pour calmer ce soulèvement, le légat impérial autorise un spectacle dans l'amphithéâtre en jetant en pâture les chrétiens aux animaux sauvages à la place des gladiateurs. Cette sanglante tragédie s'explique par la malveillance et la haine dont le vulgaire poursuit les chrétiens sur la base de calomnies, précise Eusèbe.



Le courrier est un recueil des martyrs de Lyon. Les événements sont décrits à l'attention des frères d'Asie. Les chrétiens de Vienne et de Lyon sont victimes d'abord d'une restriction de mouvement : on leur interdit les maisons, les bains, le forum puis de paraître en tout lieu public. Cette mise à l'écart confine les fidèles comme des parias de la cité à une vie clandestine et réduite.

Nombre de chrétien non affermis quittent les assemblées et s'éloignent des lieux de rencontres. Puis, la pression va monter d'un cran : la foule inflige des sévices dans la rue depuis des insultes, des crachats, des coups... Puis, des règlements de compte sous le regard placide de la population. Certains sont traînés, battus à mort, leurs domiciles pillés... D'autres sont exécutés, lapidés, enfermés. Les chrétiens saisissent les autorités pour faire valoir leurs droits d'autant qu'ils sont citoyens romains. Ils sont emprisonnés en attendant l'arrivée du légat impérial (le gouverneur). Un chrétien fort connu de bonne réputation dans la vie publique du forum s'insurge contre ce traitement non conforme au statut de *cives*. Le légat rétorque : « êtes-vous chrétien ? » Réponse affirmative.

Le seul fait d'être chrétien le conduit au martyre.

Le gouverneur veut calmer les manifestations de la foule manipulée par les prêtres de Cybèle et par les commerçants soucieux de leurs affaires. Tout bascule : les arrestations se multiplient. Le tri se fait entre les chrétiens affermis et les jeunes baptisés effrayés de ce déferlement de violence. Ces derniers capitulent et sacrifient à l'empereur. Ils constituent alors un groupe d'apostats. Les plus déterminés sont emprisonnés et torturés en attendant l'exécution capitale dans l'amphithéâtre. Lors des rafles aux domiciles des chrétiens, certains esclaves des maîtres chrétiens sont arrêtés en même temps, mis au fer avec les ceps. Sous l'effroi de voir leurs maîtres endurés des tortures dans les geôles de la cité, certains esclaves déclarent ce que les bourreaux veulent entendre : oui, les chrétiens se réunissent pour boire le sang de jeunes enfants égorgés selon un rituel précis. Ces confessions contraintes viennent alimenter les bruits répandus parmi la populace qui devient furieuse et menaçante pour la vie publique de la cité. La rumeur gagne les familles de certains croyants emprisonnés, qui perçoivent les leurs comme des dangereux individus qui ont dévié... Le processus du bouc émissaire est alors en place pour

focaliser la haine d'un collectif sur une minorité. Les tortures dans les prisons insalubres et obscures durent plusieurs jours. Les prisonniers affaiblis dans leur chair purulente, enflée et enflammée ont des corps aux plaies ouvertes et infectées. L'intensité des meurtrissures contractent les corps, crispent les muscles déchirés, certains perdent toute forme humaine. L'évêque Pothin à l'âge vénérable (plus de 90 ans), affaibli par les mauvais traitements, en insuffisance respiratoire, expira deux jours plus tard dans les basses geôles. Certains chrétiens qui avaient renié leur foi lors de la première arrestation étaient enfermés aussi non pas au titre de chrétien mais pour homicide et impudeur. Ils périssent dans des tourments physiques et psychiques deux fois plus lourds que leurs compagnons qui partent à l'amphithéâtre en chantant. Dans cet état de faiblesse, des chrétiens affermis comme Vettius Epagathus, des anciens de l'église comme Zacharie, le diacre de Vienne nommé Sanctus, le valeureux chrétien Attale originaire de Pergame, le médecin Alexandre originaire de Phrygie, sont conduits dans l'amphithéâtre à côté de gens plus fragiles comme le néophyte Maturus, le jeune adolescent Ponticus ou la jeune Blandine, servante de sa maîtresse chrétienne. Le spectacle de l'amphithéâtre dura une journée alternant tortures et confessions des victimes pour les forcer à conjurer. Les supplices sont ceux d'une société antique violente : flagellation, application de lames ou chaises en fer rougies au feu sur des parties sensibles du corps, égorgement, strangulation, exposition aux bêtes sauvages en étant attaché à des poteaux, etc. Blandine est la suppliciée qui supporta le plus longtemps les sévices et qui mit du temps à mourir. Les bourreaux redoublaient d'imagination pour venir à bout de la jeune fille. Elle fut jetée dans un filet et lancée au taureau qui la projeta en l'air plusieurs fois. Respirant encore, elle finit immolée par égorgement. Les restes des martyrs furent gardés pendant six jours par les soldats. Ensuite, tout fut brûlé puis les cendres furent jetées dans le Rhône. Ce traitement final répondait à deux injonctions du gouverneur : la croyance en la résurrection de la chair est annihilée en évitant l'inhumation ; le risque du culte des martyrs et des reliques est conjuré en réduisant les macchabées en poudre.

En effet, les chrétiens martyrisés sont récupérés par les fidèles pour inhumer les corps en vue de la résurrection finale. En 250, lors du martyre de l'évêque Denys à Paris, une matrone romaine sudoie les légionnaires pour récupérer le corps afin que celui-ci ne soit pas jeté dans la Seine. Elle l'enterre dans son domaine (actuelle ville de Saint-Denis en banlieue parisienne) et un culte martyrial est mis en place en deux endroits. Les croyances antiques¹⁶ énoncent que l'âme du saint décorporé flotte encore sur le locus de l'exécution – dans le cas de Denys, sur le parvis du temple du dieu Mars, à mi-pente de la colline. Dans une carrière de gypse le corps est caché provisoirement puis est inaugurée *ad hoc* une crypte chrétienne avec autel et reliquaire. D'autres croyances stipulent que les miracles ont lieu sur la tombe du saint uniquement. Des processions ont lieu sur le lieu d'inhumation avec guérison, exorcisme et miracles divers. Dans le cas de saint Denys, les deux endroits sont vénérés depuis les Mérovingiens en organisant des pèlerinages processionnels entre le lieu d'inhumation (où est construite une église paléochrétienne) et le lieu de décollation sur les pentes de Montmartre.

Le martyre est perçu dès Ignace d'Antioche¹⁷ comme une voie vers la totale transformation en Jésus-Christ. Cette participation mystique leur permet d'atteindre un état de béatitude au

¹⁶ Erwin Rohde, *Psyché, le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité*, Paris, Payot, 1928 (1894 en allemand).

¹⁷ Ignace d'Antioche, Epître aux Romains dans Pierre Thomas Camelot (éd.), *Lettres*, SC 10 bis, Paris, Cerf, 1998, p. 106-119. « Laissez-moi être la pâture des bêtes, par lesquelles il me sera possible de trouver Dieu. » (p. 111).

milieu de la souffrance de l'exécution. Une lecture moderne parlerait d'état modifié rendant possible au martyr de ne plus sentir la douleur sous l'effet hypnotique de la contemplation. C'est ainsi que les témoins oculaires écrivent que « Blandine fut remplie d'une force à épuiser et à user les bourreaux » (Eusèbe, *HE V*, 1, 18). Mais ce type de martyr est exceptionnel. Beaucoup sont ravagés par l'effroi et l'horreur des sévices. Nombre de chrétiens parjurent et renoncent au christianisme pour ne pas subir la persécution. Les apostats sont nombreux. Les résistants, une poignée. Dans son livre *Ad martyras*, Tertullien, en 197, évoque le risque de dérive qui consiste à souhaiter le martyr pour être sûr de parvenir au salut. Certains recherchent alors le martyr comme moyen de gagner le paradis.

Les chrétiens luttent contre les calomnies et les persécutions en devenant victimes boucs émissaires. Mais la lutte se situe aussi sur un plan doctrinal...

La gnose chez Irénée

Irénée de Lyon a écrit un gros recueil sur son combat contre les gnostiques. Pour bien saisir les nuances de ce monde oublié, il est nécessaire de circonscrire clairement les termes du débat. Tout d'abord, gnose n'est pas savoir.

Epistamai désigne le savoir et son substantif *épistèmè* la science. *Gignôskô* signifie connaître et son substantif *gnôsis* est la connaissance ou gnose. C'est en latin que les deux verbes sont devenus synonymes : scio est « je sais » et scientia « la science ou la gnose ». En grec, il y a un jeu de mots entre les consonnes de GNoSiS (connaissance) et celles de GeNeSiS (genèse) : connaître, c'est naître à quelque chose. En français, on joue aussi avec le mot con-naissance : « naître avec ». Le savoir n'est qu'une transmission de données pour le cerveau. A contrario, la connaissance nous métamorphose et touche tout notre être : intellect, sensation, sentiments, émotions... Bref, le savoir s'adresse au mental, la connaissance au cœur.

A présent, un autre écueil est à écarter : il faut distinguer les systèmes gnostiques des formes de gnose relevant de tendances universelles de la pensée centrée sur l'idée de la connaissance des mystères divins (*gnosis*) et celle de la perception des besoins de l'âme. Le milieu de la gnose – dont l'origine incertaine est encore sujette à débat parmi les spécialistes – a imprégné des courants d'époque différente (mazdéisme, zoroastrisme, hermétisme, manichéisme, mandéisme, cabale, alchimie, catharisme, etc.). Il est le fruit d'un brassage culturel. Il a emprunté un certain nombre de notions à Babylone et à l'Iran ancien puis s'est enrichi en Grèce. Il a marqué les livres sacrés de l'Inde, la culture babylonienne et égyptienne, la littérature orphique, la philosophie grecque, le judaïsme alexandrin, le mysticisme chrétien... Quelles sont les idées attachées à la gnose ? Divers thèmes sont caractéristiques de ce grand courant d'esprit et d'âme : le dualisme ou l'opposition des contraires, le rôle de l'astrologie, la parenté divine de l'âme, la notion de préexistence, une angéologie florissante, l'importance des correspondances universelles, les



pratiques magiques, la loi du secret, la symbolique des nombres, l'âme du monde (le souffle vital), les exercices spirituels, etc.

Irénée combat les systèmes gnostiques. Ces derniers ne constituent pas une religion comme l'est, par exemple, le manichéisme, un siècle plus tard. Il s'agit ici d'écoles de pensée et il existe plusieurs fondateurs : Simon, Basilide, Valentin, Héracléon, Théodote, Marc le Mage, etc. Les gnostiques considèrent que la matière est créée par un démiurge ténébreux. L'âme se salit au contact de la matière en s'incarnant. C'est pourquoi, le corps est perçu comme une prison pour l'âme. Il y a là un jeu de mots entre *sôma* (le corps) et *sêma* (le tombeau). Les gnostiques sont docètes, car ils pensent que le Christ a pris les apparences (*dokein*) humaines mais il n'avait pas une réelle incarnation. Le corps ressuscité le prouve car il traversait les murs et les portes, ce que la densité de la matière rend impossible. De plus, si le Christ avait été réellement en chair, son âme se serait dénaturée au contact de la matière souillée. Ces idées sont largement réfutées par Irénée, qui montre bien que la Création terrestre est le fait du Dieu éternel et non pas d'une entité maligne. Jésus s'est réellement incarné dans un corps de chair en naissant par les mêmes voies naturelles que tous les hommes. Les chrétiens insistent ainsi sur la réalité de l'Incarnation pour se départir des gnostiques. Comment connaît-on les gnostiques ?

Pendant longtemps, leur connaissance était réduite à la veine hérésiologique. On ne savait des gnostiques que ce que leurs adversaires en disaient : Irénée de Lyon, Tertullien, Hippolyte de Rome, Epiphane de Salamine, Jérôme, Augustin, etc. Tout a changé lorsque des manuscrits ont été découverts au XIX^e siècle (codex de Berlin) et au XX^e siècle (découvertes de Nag Hammadi en 1945). Les gnostiques ont été alors abordés grâce à leurs textes eux-mêmes, sans le filtre de leurs ennemis. La mythologie luxuriante des archontes et des éons a été mieux cernée. Le texte magistral qui a été un peu la Bible des gnostiques est le Livre des secrets de Jean (recension courte)¹⁸. Les asiates ont combattu les gnostiques, car le christianisme johannique devait se départir à tout prix de ces écoles. Pourquoi ? Bernard Barc¹⁹ a montré que les trois branches que constituent le judaïsme des rabbins, le christianisme et les systèmes gnostiques proviennent d'un tronc commun : la théologie judéenne du Temple de Jérusalem. Jean provenant de la caste sacerdotale des saducéens, par son affiliation au Temple, était d'autant plus sensible au milieu de la gnose qui a baigné la théologie judéenne et le christianisme primitif.

Le judaïsme rabbinique conservera des fragments de cette gnose judéenne dans le *Livre de la formation* (*Séfèr Yetsirah*)²⁰, l'école de Shammaï et le caraïsme. Le christianisme sera teinté par la gnose dans la branche johannique puis les œuvres de Clément d'Alexandrie et celles d'Origène. Enfin, le gnosticisme reprend le nombre 32. Sont désignés les 32 éons incorruptibles (du grec *aiôn*, des entités éternelles) qui se répartissent en 10 éons du Père, 12 éons du Fils. Au terme de cette procession, le nombre atteint est de 22 éons incorruptibles. Enfin, s'ajoutent les 10 éons manifestés par Barbélô pour projeter l'Homme primordial. Dans ces conditions, le nombre complet du monde intelligible est : 10+12+10=32. La mère Barbélô signifie étymologiquement en hébreu, él (Dieu) *be-arba* (en quatre). La tétrade judéenne du Dieu caché (Très-Haut) manifesté deux fois (Yahvéh et Elohim) par deux esprits (masculin et féminin) serait reprise sous la forme de cette 4^e entité incorruptible incluse dans les 10 éons du Père.

¹⁸ Bernard Barc et Wolf-Peter Funk, *Le livre des secrets de Jean, recension brève*, op.cit., supra, n.3.

¹⁹ Bernard Barc, *Du sens visible au sens caché de l'Écriture. Arpenteurs du temps. Essai sur l'histoire religieuse de la Judée à la période hellénistique*, Turnhout, Brepols, 2021.

²⁰ Gershom Sholem situe la rédaction entre 200 et 400 : cf. *Les grands courants de la mystique juive*, Paris, Payot, 1994 (en anglais ¹1941).

Suite à l'ardeur d'un éon, l'archonte (chef des éons) Yaldabaôth est engendré et celui-ci va se multiplier en dehors du monde intelligible du Père pour construire un éon de méchanceté dupliqué jusqu'à un total de 360 êtres angéliques. Cet archonte se conçoit lui-même comme une tétrade et porte ainsi le nombre à 364, unité de mesure au temps. Les gnostiques visitent à leur manière les nombres de l'algorithme judéen.

La gnose convoque, en hébreu, l'image de l'eau. La Torah parle du verbe connaître (יָדַע) en parlant du serpent (Genèse 3, 1) qui maîtrise la connaissance liée aux arbres du jardin en Eden et l'enseignera à la femme. Lorsqu'en Genèse 4, 1, « Adam connut Eve », on comprend le verbe connaître comme un euphémisme désignant les rapports sexuels. Dans une lecture judéenne, il n'en est rien. Les verbes utilisés pour désigner le coït sont « venir vers », « prendre », « coucher avec ». Le verbe connaître n'est employé qu'avec trois couples : Adam et Eve, Caïn et son épouse, Elqanah et Anne. Ici, en Genèse, le texte est au passé : « Adam avait connu le modèle d'Eve. » Cet acte de connaissance produira les enfants Caïn et Abel, connaissance acquise en mangeant des fruits de l'arbre. Le verbe connaître (יָדַע) est une vieille racine bilitère sémitique (°Δ) qui signifie littéralement, lettre à lettre, la source (°) de ce qui coule (Δ). Ce mot technique est repris par les gnostiques pour désigner l'accès à une source qui métamorphose l'être : une co-naissance. Le savoir n'a jamais été source de conversion. Seul, un accès à la source du fleuve de l'énergie de vie peut avoir un pouvoir transformant. Le Christ reprend cette image du canal du fleuve utilisé par le fils de Ben Sira et joue graphiquement entre vérité (אמת *emet*) et canal (אמת *amat*). L'image de l'eau a perduré dans le christianisme avec le baptême de Jean et la venue de la colombe mais le Saint-Esprit a été associé seulement au feu.

Une gnose chrétienne existe-t-elle toujours ou est-elle hérétique ?

Clément d'Alexandrie²¹ parle d'un christianisme intérieur pour les fidèles avancés dans la foi. A ceux qui ont besoin de nourriture solide est réservé un accès non pas à une révélation supplémentaire de vérités théologiques mais à un ensemble de pratiques nourrissant un mysticisme plus profond. Une spiritualité mêlant connaissance de soi et contemplation spirituelle donne accès à un christianisme puissant et vivifiant. Le chemin de sanctification est plus étroit (*iter arduus*) et souvent impopulaire car il demande de se confronter à la ténèbre en nous. Cette tradition plus exigeante court dans l'ombre de la tradition transmise aux apôtres selon une succession ininterrompue depuis Pierre à Rome. Cette tradition a été préservée dans la clôture des monastères bénédictins pendant des siècles. Au XVI^e siècle, la compagnie de Jésus a développé des exercices spirituels, fruit, d'une part, de l'héritage des frères camaldules (branche autonome de l'ordre de saint Benoît, approuvé au XI^e siècle) et, d'autre part, du dépôt des pères du désert transmis en occident à travers Jean Cassien (début V^e siècle).

Les pratiques reposent essentiellement sur l'imagination active et des techniques hypnotiques facilitant les états modifiés de conscience pour accéder à un temps sacré. Elles intègrent la loi d'inversion si efficace pour se mettre en ordre intérieurement. La pratique des vertus ne repose pas sur l'effort à fournir pour agir bien. L'adage bien connu – chasse le naturel, il revient au galop – rend inefficace toute bonne volonté. La loi d'inversion exige de faire le chemin inverse, à l'image de l'archer – selon la théologie apollinienne. Il veut projeter sa flèche vers la droite, il arme en tirant la flèche encordée vers la gauche. Il en va de même dans la vie spirituelle.

Tu cherches la patience, explore ton impatience.

²¹ Alain Le Boulluec (éd.), Clément d'Alexandrie, *Les Stromates V*, SC 278, Paris, Cerf, 2006, p. 123 sqq.

Tu aspirer à l'humilité. Visite ton arrogance.

Tu soupire à vivre la paix du cœur. Confronte-toi à tes peurs.

Tu souhaites une vie tranquille. Affronte les tourments de ton cœur.

Tu veux aimer. Visite ta haine.

La religion chrétienne, quelle que soient ses confessions (catholique, orthodoxe, protestante, anglicane), apaise la conscience et confère un sens à la vie. La dépendance d'une matrice communautaire relie au Père par l'œuvre soteriologique du Fils dans l'assistance de l'Esprit saint. On devient des imitateurs de Dieu en prenant Jésus comme modèle. Cette consolation n'est que le début du chemin...

Dans un christianisme intérieur, le serviteur cherche à goûter les eaux vives de l'énergie divine en devenant chemin, vérité et vie pour sa vie. Le Christ n'est plus seulement modèle, il vit en soi. Cette participation mystique réclame une connaissance de soi sans compromission. Cette exploration impopulaire des mouvements de l'âme nettoie et répare en profondeur pour trier les différentes parts enfouies et goûter ainsi le royaume des cieux. Des potentiels sont activés que l'Eglise appelle des charismes en vue de ministères précis.

En conclusion, le monde spirituel des chrétiens de Lyon au II^e siècle est riche. Il nous apprend qu'un christianisme authentique exige un engagement de tout notre cœur et de tout notre corps. Il nous apprend qu'une descente intérieure est nécessaire pour apprivoiser nos peurs les plus obscures. La crainte des persécutions est dépassée dans un état de reliance au sacré. L'approche du sacré est très perturbante car on accède à un monde étranger à nos habitudes. Tout est inversé et nous devons nous habituer à de nouveaux repères. Cette perturbation est matérialisée dans les temples antiques par des jeux de proportion ou la représentation de la voûte étoilée.

La connaissance de soi est un préalable indispensable pour découvrir la crainte de Dieu et se connecter au divin. Clément d'Alexandrie²² l'explique dans son œuvre : « Il semble donc bien que la plus grande de toutes les connaissances soit la connaissance de soi-même ; car celui qui se connaît lui-même aura la connaissance de Dieu et, ayant cette connaissance, sera rendu semblable à Dieu ». Au Moyen Âge, saint Bernard de Clairvaux²³ reprend cette réalité spirituelle dans un sermon : « Personne n'est sauvé sans la connaissance de soi-même, car de cette connaissance naît l'humilité, mère du salut, et la crainte du Seigneur qui est elle-même le commencement de la sagesse et donc du salut aussi. »

²² Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue* livre III, SC 158, p. 13.

²³ Paul Verdeyen & Raffaele Fassetta (éds.), Bernard de Clairvaux, *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, SC 452, vol. 3, p. 125 (sermon 37). Voir aussi sermon 36.

Bibliographie indicative

Sources

Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique* livre V, éd. E. Grappin, Paris, Librairie Alphonse Picard et fils, 1911 (texte réédité par Gustave Bardy dans SC 41, Paris, Cerf, 1955).

Irénée de Lyon, *Contre les hérésies. Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, trad. Adelin Rousseau, Paris, Cerf, 1991.

Études

Adolf von Harnack, *Mission et expansion du christianisme dans les trois premiers siècles*, Paris, Cerf, trad. 2004, (¹1924) avec des annexes par Michel Tardieu.

Jean Daniélou, *L'Église des premiers temps. Des origines à la fin du III^e siècle*, Paris, Seuil, 1963.

Emile Griffe, *Les persécutions contre les chrétiens aux I^{er} et II^e siècles*, Paris, Letouzey & Ané, 1967.

Adalbert Guy Hamman, *La vie quotidienne des premiers chrétiens 95-197*, Paris, Hachette, 1971.

Madeleine Scopello, *Les gnostiques*, Paris, Cerf, 1991.

Marie-Emile Boismard, *A l'aube du christianisme. Avant la naissance des dogmes*, Paris, Cerf, 1998.

Etienne Nodet & Justin Taylor, *Essai sur les origines du christianisme*, Paris, Cerf, 2002.

Justin Taylor, *D'où vient le christianisme ?* Paris, Cerf, 2003.

Marie-Françoise Baslez, *Les persécutions dans l'Antiquité : Victimes, héros, martyrs*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2007.

Daniel Boyarin, *Le christ juif. A la recherche des origines*, Paris, Cerf, 2013.

Enrico Norelli, *La naissance du christianisme*, Paris, Gallimard, 2015.

Simon Claude Mimouni, *Introduction à l'histoire des origines du christianisme*, Paris, Bayard, 2019.

Marie-Françoise Baslez, *Comment les chrétiens sont devenus catholiques : I^{er}-V^e siècles*, Paris, Tallandier, 2019, 320 p.

Marie-Françoise Baslez, *L'Église à la maison : Histoire des premières communautés chrétiennes (I^{er}-III^e siècle)*, Mulhouse, Salvator, 2021, 208 p.

Patrice Faure (avec F. Hurllet), *En quête de pouvoir, de Rome à Lugdunum*, Gand, éditeur Snoeck Gent, 2021, 224 p.